

Le pétomane et les courtisanes

Quand l'érotisme japonais marie avec bonheur
plaisir des sens et truculence

HISTOIRE D'UN PET :
la déconfiture de Fukutomi
Traduit du japonais
et présenté par Jacqueline
Pigeot et Keiko Kosugi
avec la collaboration
d'Akihiro Satake,
éd. Philippe Picquier,
78 p., 17,50 €.

COURTISANES DU JAPON
Textes traduits du japonais
et présentés par Jean Cholley,
éd. Philippe Picquier,
206 p., 20 €.

L'AUBE AU PRINTEMPS
Livre d'estampes
Traduit du japonais et présenté
par André Geymond,
éd. Philippe Picquier,
124 p., 14 €.

Si l'on connaît la dimension érotique de la littérature et de l'iconographie classiques japonaises, leur veine scatologique est en revanche plus méconnue. Elle est présente dans nombre d'histoires drolatiques, de récits anecdotiques, des proverbes ou des romans contemporains. Le pet y a une place de choix : de *La Bataille de pets*, peinture sur rouleau du XVII^e siècle, aux célèbres scènes de pets en famille du film de Yasujiro Ozu, *Ohayo* (1959), les exemples ne manquent pas. Comme le note Jacqueline Pigeot dans son commentaire, Hiraga Gennai (1728-1779), un érudit quelque peu excentrique il est vrai, tour à tour naturaliste, inventeur, poète et auteur dramatique, lui consacra même en 1774 une somme pleine de verve, *Traité du lâcher du pet*, inspiré par un célèbre spectacle forain de l'époque. Partout dans le monde, par son caractère inopiné, le pet suscite le rire mais

au Japon plus qu'ailleurs, note Donald Richie, on lui reconnaît sa « dimension humaine ».

Le héros de l'historiette traduite ici, Hidetake, a le talent d'émettre des pets divertissants. Et c'est la réussite exceptionnelle de cet homme, pauvre au départ, et la déconfiture de son rival auquel, sous prétexte de l'instruire des recettes de son art, il a fait ingurgiter un purgatif, qui est le thème de cette histoire édifiante. Plus que d'un récit proprement dit, il s'agit d'une peinture sur rouleau. Le rouleau narratif, genre qui remonte au X^e siècle, est un prototype de la bande dessinée moderne. L'histoire de Hidetake, qui date du XV^e siècle, est présentée ici dans une copie d'excellente facture du XIX^e siècle, conservée à la Bibliothèque nationale de France.

C'est également sur le registre de la truculence que se place Jean Cholley pour nous offrir une nouvelle facette d'une tradition érotique qu'il explore depuis les *Haïku érotiques* et *Le Manuel de l'oreiller* publiés antérieurement chez le même éditeur. Cette fois, Jean Cholley présente ce qui fut sans doute le plus grand quartier de plaisir que le monde ait porté où le sordide et les turpitudes côtoyaient les sommets de l'esthétique de la galanterie : Yoshiwara, la « cité sans nuit » d'Edo (ancien nom de Tokyo), qui ferma ses portes en 1958 après trois siècles d'activité.

Autrefois à la périphérie de la ville, Yoshiwara était un monde en soi – ou plutôt un contre-monde : un envers de la société policée placée sous la férule des shoguns qui échappait à l'emprise du pouvoir. Ce quartier de plaisir fut au cœur de la culture d'Edo : un lieu où les artistes (auteurs dramatiques ou maîtres de l'estampe) puisaient leur inspiration

et où l'amateur éclairé polissait un dandysme qui faisait de la retenue l'une des voies vers le plaisir.

Pour faire entrer le lecteur au tréfonds charnel d'Edo, Jean Cholley a choisi la « voie joyeuse » des *senryu*, ces tercets à la spontanéité teintée d'une ironie mordante où se concentre le rire acerbe du petit peuple. Licencieux, certes, Yoshiwara n'en avait pas moins ses règles, ses rituels et ses usages, et sa pompe : le cheminement pour s'y rendre en suivant une rivière, le franchissement de la Grande Porte, le cérémonial des « trois rencontres » avec la courtisane de haut vol, qui imposaient la patience. On ne fréquentait pas l'« enceinte » sans être initié et avoir en particulier consulté ses catalogues annotés et publiés deux fois l'an : les clients y choisissaient l'établissement et les courtisanes classées conformément à une stricte hiérarchie. Le jeu des filles, les tours et détours de la séduction employés avec les clients, leur sort, tragique le plus souvent, lorsque, vers 27 ans, elles retrouvaient leur liberté ou les sanctions des clients insolubles sont d'autres thèmes abordés à travers le prisme des *senryu*.

Avec *L'Aube au printemps*, récit anonyme de la fin du XVIII^e siècle, est présentée une autre veine de la galanterie. *L'Aube au printemps* a la particularité de parodier la construction d'une grande œuvre classique, *Notes de chevet* (Gallimard), de Sei Shonagon, dame de la cour du XI^e siècle. Il brode sur 34 illustrations érotiques. Salaces, les histoires contiennent aussi cette ironie qui est une caractéristique de la littérature érotique nipponne dans laquelle le plaisir sexuel est un divertissement qui, dans une société qui n'a jamais condamné la chair, se doit d'être joyeux

Philippe Pons